



A beautiful day

de Lynne Ramsay – Grande-Bretagne-France-USA – 8 nov. 2017

avec Joaquin Phoenix, Ekaterina Samsonov, Alessandro Nivola

V.O.S.T. – 1h30

Jeudi 7 déc. 2017 21h

Dimanche 10 déc. 2017 11h

Lundi 11 déc. 19h00

Attention, ça secoue ! Le héros du nouveau film de Lynne Ramsay est un exécuteur de basses œuvres à l'efficacité redoutable. Son arme fétiche ? Un marteau. Joe est aussi sujet à des pulsions suicidaires, liées à des traumatismes en série. Les violences conjugales de son père, son expérience des atrocités de la guerre d'Irak, puis son passé douloureux d'ex-agent du FBI se devinent à travers des flash-back très brefs, aux allures d'hallucinations morbides. Régulièrement, Joe enfle un sac plastique sur son visage, et le retire in extremis avant asphyxie définitive... Noir, c'est noir, il n'y a plus d'espoir. Et on n'a encore rien vu : quand Joe est chargé par un sénateur de la côte Est de retrouver sa fille fugueuse, il découvre un réseau de prostitution adolescente aux dangereuses ramifications politiques. Et se retrouve plongé dans un univers de paranoïa et de conspirations.

Il est curieux que le jury du dernier Festival de Cannes ait choisi de récompenser Lynne Ramsay pour le scénario très mince de *A beautiful day*, une variation très sommaire du *Taxi Driver* de Martin Scorsese. Car c'est sa mise en scène qui impressionne. Par sa sophistication visuelle et sonore de chaque instant. Par ses longs plans contemplatifs qui alternent avec de soudains éclairs de violence sèche. Par son montage aux ellipses audacieuses. Enfin, par son utilisation de la musique envoûtante de Jonny Greenwood : des notes à la limite de la dissonance qui, petit à petit, prennent des accents lyriques.

Pas de contestation, en revanche, pour le prix d'interprétation attribué à Joaquin Phoenix. L'acteur, méconnaissable, joue du contraste entre son physique de gros nounours et la brutalité terrifiante de son personnage. Une vraie bombe à retardement... Pour une fois économe dans ses effets, il se contente, le plus souvent, d'offrir à sa réalisatrice sa barbe hirsute, son corps massif et couturé de cicatrices, son mal-être. Quelle présence ! — Télérama Samuel Douhaire

On demeure interdit devant la force et la beauté de ce film, où un ange de la mort aux affects exacerbés apprend progressivement à cohabiter avec la permanence du mal. Lynne Ramsay prouve ici avec un talent inouï qu'elle est capable d'investir quelques uns des codes les plus usés du cinéma de genre pour les réinventer. Son film est **une oeuvre désarmante de simplicité**, qui manie avec autant de maestria l'épure que la sophistication. Ecran Large Simon Riaux

Née à Glasgow le 5 décembre 1969, elle est diplômée de la National Film and Television School en 1995. Son court métrage de fin d'études, *Small Deaths*, remporte le Prix du Jury à Cannes en 1996. En 1999, Lynne Ramsay réalise son premier long métrage, *Ratcatcher*, qui est présenté au Festival de Cannes dans la section Un Certain Regard. Bien accueilli par la critique, ce film remporte plusieurs prix dont le Carl Foreman Award (meilleur espoir britannique) à la 53^e cérémonie des BAFTA Awards et le *Sutherland Trophy* au Festival du film de Londres. En 2007, elle est classée 12^e du classement des 40 meilleurs réalisateurs actuels selon The Guardian. En 2011, elle présente en compétition au 64^e Festival de Cannes *We Need to Talk about Kevin*. En 2013, son court-métrage *Swimmer* est sélectionné à Cannes dans la sélection de la Quinzaine des Réalisateurs. Elle est, la même année, membre du jury du 66^e Festival de Cannes, présidé par Steven Spielberg.

Le quatrième film de Lynne Ramsay, présenté à Cannes, est reparti auréolé du prix d'interprétation masculine pour Joaquin Phoenix et du prix du scénario. Le pitch annonce un film noir et âpre sur fond de ballade urbaine : Joe, un vétéran en stress post-traumatique, traverse Cincinnati pour corriger des pédophiles et rendre à leur famille des petites filles qui avaient été kidnappées. Un jour, il découvre lors d'une de ses expéditions vengeresses que le mal est plus endémique qu'il l'imaginait et qu'il contamine également les milieux politiques. Une interprétation formidable aurait pu transfigurer une intrigue affreusement classique et très complaisante à l'égard de la glauque banalité du mal. Néanmoins, la réaction de l'acteur lors de l'annonce du palmarès illustre bien son incarnation dans le film : obéissant au titre original (*You were never really here*, absurdement traduit), il ne semble pas vraiment là, enfoncé dans son siège, et l'annonce de son prix le réveille de sa torpeur. Comme un mauvais élève honoré d'une bonne note, il semble alors étonné d'être choisi et scandalisé par sa propre arnaque. Malheureusement, Joaquin Phoenix est aussi curieusement absent du film, tout en mutisme et en intériorité suggérée dans ce carnaval des horreurs. Il demeure, néanmoins, dans sa vulnérabilité sporadique, le seul point singulier du film qui dessine en filigranes une faiblesse masculine parfois touchante.

Faits divers

Ce *revenge movie* commence avec une fausse piste, une scène inaugurale moralement trouble. Une photo brûle et Joaquin Phoenix range des affaires qui semblent avoir appartenu à une enfant ainsi qu'un marteau ensanglanté. Nous serions donc plongés dans le quotidien d'un psychopathe. Le statut du personnage est, en tous les cas, indéfinissable. Très rapidement, le film entreprend néanmoins de laver cette tâche initiale, en s'employant à souligner le rôle de sauveur de Joe, son héroïsme bourru et son désir de rédemption. Le portrait des personnages cède donc au manichéisme : les uns sont déshumanisés (les sordides pédophiles) tandis que, lui, continue sa marche, avec un altruisme excessif presque christique. La ligne de crête entre la victime et le bourreau était plus trouble dans *Taxi Driver*, modèle qui semble hanter *A Beautiful Day*. Les déséquilibres du personnage de Joaquin Phoenix sont seulement évoqués dans des flashbacks simplistes qui soulignent la violence dont il a été témoin dans l'enfance ainsi que sur le front. Le reste du temps, le film se contente de dire son trouble de manière minimaliste en mettant en scène sa constante impassibilité. Or, il y aurait beaucoup à dire sur cet instinct sacrificiel et cette passion qu'il semble partager avec les tyrans pour la pureté et l'innocence. En ce sens, le film pêche par son rapport au mal. Celui-ci qui est évoqué sur le mode de la surenchère propre au fait divers. Ainsi, cette obsession inquiétante pour la cruauté semble curieusement refléter une forme de fascination chez la cinéaste qui échoue à dénoncer l'horreur qu'elle ne cesse d'esthétiser.

Lignes de faille

Certaines scènes viennent néanmoins nuancer cette partition binaire en attribuant aux personnages masculins une forme de vulnérabilité partagée qui fait tendre le film vers un examen de la virilité blessée. Le colosse qu'est Joe est ramené, par l'effet de contrepoint des souvenirs, à un petit enfant se bouchant les oreilles dans un placard. Les pulsions de mort qui habitent le personnage (il plonge dans l'eau froide comme dans *Two Lovers*) viennent également mettre à distance l'armure de force brute dont il s'est protégé. Parallèlement, le film renforce cette impression de fragilité par une série de petits instantanés plus ou moins réussis, allant de la maison de poupées que possède dans sa chambre un gouverneur abusant de son pouvoir à l'étreinte fragile entre deux hommes qui viennent de se battre à mort. Ces manières de souligner la peur sous le vernis de la violence auraient gagné à être multipliées. Ainsi, se serait peut-être densifié le propos de cette peinture souvent gratuitement sombre. Ainsi, le titre français du film (« It's a beautiful day ») aurait peut-être pris son sens. Critikat

Prochaines séances :

Detroit

Judi 14 déc. 18h30, Dim 17 déc. 19h,
lundi 18 14h, mardi 19 20h

Walkabout

Judi 14 déc. 21h, Dim 17 déc. 11h,
lundi 18 19h

Court-métrage The Streets of the Invisibles de Remo Rauscher

10'34

Stone et Keller sont de retour dans les rues de San Francisco afin d'arrêter un meurtrier qui aurait dû être incarcéré il y a trente ans.

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018
Adhérer, c'est soutenir l'association

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Tarif réduit 9€* Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Emboîné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés)